

Préface de Joseph Ouaknine

Ce roman est écrit à deux mains, mais je devrais dire qu'il est écrit avec deux cœurs ! Et pas des moindres : des cœurs qui connaissent la valeur de la vie et savent faire transparaître entre les lignes d'un récit, le meilleur côté de la nature humaine, fut-il englobé dans des schémas racistes ou funestes et tragiques.

Dans ce roman, Marie-Claude Marty et Maryse Froncoux ont associé leur talent au profit de destins ordinaires qui en côtoient des plus fortunés, de vies banales et désœuvrées confrontées aux destinées florissantes ou malheureuses. Chacune apportant son originalité, sa culture et sa méthode, elles en ont fait un roman passionnant et envoûtant. Certes le suspens est léger, mais ce rapprochement passionnel aux méandres et ramifications multiples transporte le lecteur de phase en phase, de l'épreuve douloureuse au ravissement, passant par la compassion et la révolte.

Si le racisme est à l'honneur dans ce livre, ce n'est pas par chauvinisme ou voyeurisme, ni par pitié, c'est pour mieux le combattre, puisque survient le bonheur et le malheur entrelacés à la frontière tumultueuse de ces destinées...

L'espoir qui règne en maître mot tout au long du récit, toujours présent à l'esprit des deux auteurs, est l'un des mots les plus cités dans cet ouvrage sans qu'on s'en aperçoive. C'est sans aucun doute un tour de force, un tour de magie ! Mais... aura-t-il son dernier mot ?

Avant propos

Quand Maryse Froncoux m'a proposé d'écrire un roman en commun, connaissant sa sensibilité, je n'ai pas longtemps hésité. J'espère seulement être à la hauteur de son jeune talent, dévoilé récemment dans son recueil de nouvelles et son premier roman, et à travers de nouvelles de recueils en commun.

Ce livre n'est qu'une fiction puisant ses souvenirs dans des faits qui ont malheureusement existé, et relatée certainement avec beaucoup d'erreurs et d'incohérences, ce dont je m'excuse. Tous les personnages de ce roman sont évidemment imaginaires et il n'a qu'un seul but : distraire les lecteurs éventuels.

Ce doit être avant tout, une belle histoire d'amour, faisant fi des croyances et coutumes de chacun, de ses origines et de son conditionnement familial, écrit avec *la plume de notre cœur*, avec Maryse, jeune auteur plein d'avenir, que j'affectionne et admire beaucoup et avec qui j'ai le bonheur et l'honneur de partager ce roman.

Bonne lecture

Marie-Claude Marty

Lorsque je me suis adressée à Marie-Claude pour la réalisation de ce roman, je connaissais l'adresse et la souplesse de sa plume dont l'encre, témoignage d'un véritable talent, ne cesse de couler sous une authenticité ardente.

Le flot des mots qui s'en déversent s'exprime au rythme d'une sensibilité qui bouleverse.

Marie-Claude écrit avant tout pour elle-même, déposant par delà ses phrases un horizon empourpré dont le lecteur se pare de ses couleurs.

Ce roman, écrit avec la plume de l'amitié, prendra le chemin de notre cœur dans une fiction qui, je l'espère, vous séduira.

Bonne lecture

Maryse Froncoux

1^{ère} Partie

Karim sauta de sa mobylette et l'appuya contre le mur de l'immeuble rempli de graffitis, puis, se frayant un passage entre les gosses du quartier agglutinés sur les marches de son entrée, il pénétra à l'intérieur.

Il était presque midi et il avait traîné toute la matinée dans le quartier déserté de ses habitants, en cette période estivale, car la plupart étaient partis au Bled durant les grandes vacances scolaires. Il avait fait pétarader son deux-roues, ignorant les *mémères du coin*, comme il aimait les appeler et qui tenaient à bout de laisse, plaqué contre elles, leur *petit chéri* à quatre pattes. Elles pestaient et l'injuriaient de tous les mots possibles et imaginables, allant jusqu'à le traiter de *sale petit bicot*. Mais Karim avait l'habitude et se moquait bien de ce qu'elles pouvaient dire, surtout au vu du nombre d'années passées dans ce quartier qui l'avait vu grandir et où il y avait terminé toute sa scolarité, avec ses frères et sœurs, maintenant majeurs et mariés dont certains installés avec leur famille, là-même, à quelques allées de son immeuble. Mohamed et Fatima, tout comme les Français musulmans d'Algérie, avaient tous fini ici leur enfance, après avoir suivi leurs parents, quand la chance leur avait été donnée de sortir de ce camp de réfugiés où ils étaient plus ou moins parqués sans aucun confort.

L'entrée de son bâtiment, tout comme ceux adjacents au sien, était sale, sombre, et sentait le renfermé, le tabac froid et l'urine. En face de la porte d'accès, un escalier dont les marches en pierre, usées par le temps et le piétinement continu de millier de passages aux étages, menait

tant bien que mal jusqu'au sommet de l'immeuble qui en comportait quatre. Bien sûr, il n'y avait pas d'ascenseur et la rambarde, ainsi que le côté mural, se recouvraient d'une pellicule noire de crasse laissée par un nombre incalculable de frottements de mains.

Karim grimpa deux par deux les marches, s'arrêta une seconde sur le palier du 2^{ième} étage. Tout en plaquant son oreille à une porte, il ricana en écoutant l'écho d'une discussion qui semblait assez violente, puis il continua sa montée jusqu'au dernier étage sous les toits. Là, il s'arrêta devant une porte dont la peinture marron s'écaillait, et, sortant un trousseau de sa poche, il introduisit une clé dans la serrure et entra dans l'appartement.

Karim se dirigea vers la minuscule kitchenette attenante à la salle de séjour, lu la page déchirée d'un carnet où Fatima, sa mère, avait griffonné quelques mots avant de partir faire quelques heures de ménage afin d'arrondir un peu le maigre salaire du père qui s'échinait dans une usine métallurgique depuis des années afin de faire vivre sa famille.

« Mon fils, il y a de la salade, des poivrons grillés... Laisse-en pour ton père quand il rentrera à 14 heures, sinon, il va gueuler !... et du fromage. »

Karim ouvrit le frigo sans grande conviction. Négligent ce que sa mère avait préparé, il saisit une canette de coca, alla dénicher dans le haut d'un placard un paquet de chips qu'il ouvrit avant de brancher la télévision et de s'affaler dans un fauteuil, les pieds sur la table basse du salon.

Il tomba justement sur le journal télévisé et se mit à manger tout en écoutant d'une oreille discrète le reportage d'un speaker dont il ne retint pas le nom, d'ailleurs il s'en fichait, jusqu'au moment où il lui sembla entendre le mot *harkis*... Il se pencha en avant pour saisir la télécommande et en augmenter le son. Le fait divers, de par lui-même, ne l'intéressait pas outre mesure... *un harki était mort, frappé*